

ALEXANDRE STEVENS

Deux destins pour le sujet : identifications dans la névrose et pétrification dans la psychose

Entre la carence du père chez le psychotique et l'impuissance où l'hystérique tient le père, il peut y avoir peu de différences phénoménales*. Mais la différence de structure est radicale puisque dans la psychose il y a forclusion du Nom-du-Père, c'est-à-dire défaut d'inscription pour le sujet du signifiant du père, alors que l'Œdipe est le complexe nodal dans les névroses.

Ceci n'empêche pas le psychotique d'avoir parfois un père réel qui soit un père idéal. Ainsi le père du président Schreber, personnage sévère qui a inventé une gymnastique correctrice et éducative pour les jeunes enfants, apparaît d'autant plus idéal qu'il présente tous les insignes du père.

Par contre chez l'hystérique le signifiant du père a installé la signification phallique. Elle peut dès lors considérer un père comme impuissant à coïncider à cette signification et passer toute sa vie à tenter de le soutenir – c'est, par exemple, la position de l'infirmière. Elle peut ainsi dans un même mouvement, installer un maître et montrer l'instant d'après qu'il ne l'est pas, c'est-à-dire lui démontrer son impuissance à égaler ce signifiant maître qu'elle vient de lui accorder. Quitte à se proposer ensuite pour réparer ce défaut et à s'avérer dans l'occasion être le véritable maître de la situation.

Les trois identifications

Rappelons que Freud établit sa théorie des trois identifications dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1) et qu'il la reprend, pour en préciser surtout la première, dans « Le moi et le ça » (2).

Au père primitif

La première identification est une identification primordiale au père. « C'est une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet. » (3) Freud la dit « primordiale » et « par incorporation cannibalique ». Sa théorie précédente des identifications – dans « Pour introduire le narcissisme » et « Deuil et Mélancolie » – situait déjà une première identification narcissique, qu'il dit aussi « la plus originaire » et « cannibalique ». Remarquons avec Eric Laurent, qui l'a très bien éclairée dans un article récent (4), que cette identification narcissique, comme identification à la Chose, est l'autre face de l'identification au père primitif.

Quel est en effet ce père ? Le texte de Freud est sans ambiguïté. Ce ne peut être que le père dans sa fonction débridée, d'avant le père de la loi œdipienne. Mais dès lors cette première « identification » a deux destins qui se lisent en rétroaction de l'Œdipe.

Soit l'Œdipe a opéré et soumis le sujet à la loi du désir. Alors l'identification primordiale laisse des traces dans les exigences d'un Surmoi, parfois « obscène et féroce » (5), mais le sujet va pouvoir jouer ses cartes dans le jeu des identifications. La première identification freudienne au père est, dans la névrose, le résultat d'une dialectique où le père primitif jouisseur, celui de *Totem et tabou*, est barré par le père œdipien, celui de la Loi du pacte. La première identification peut, dans ce cas, être dite équivalente au concept lacanien de « Nom-du-Père » qui est le signifiant même de cette dialectique et qui peut s'écrire avec le mathème suivant (qui reprend celui de Jacques Lacan pour la métaphore paternelle et un autre donné par Jacques-Alain Miller à son séminaire et qui est un développement du premier) :

$$\frac{P}{M} \approx \frac{A}{J}$$

Soit l'Œdipe n'a pas opéré, c'est la forclusion du Nom-du-Père, et alors le sujet sera soumis à la force d'un Surmoi débridé qui lui désignera, à l'occasion par des voix, la signification pétrifiée qu'il a dans l'Autre. Dans la psychose cette première identification reste ainsi liée au père primitif de la jouissance débridée. En cela elle est aussi bien « identification » à la Chose. C'est ce dont Jacques-Alain Miller nous a donné le mathème dans un de ses séminaires :

$$A \equiv J$$

Lacan reprend cette problématique avec d'autres termes. Il y a le langage, toujours, d'abord. C'est ce que recouvre la première identification : l'humain est d'emblée dans le langage, il est un être de langage. Et il y a la Loi qui fait entrer le sujet dans le discours, donc dans un certain rapport de désir à l'Autre. C'est ce que recouvre l'opération oedipienne.

Au trait unaire

La seconde identification freudienne se fait à un trait de l'objet dont le sujet se pare en un symptôme. La toux de Dora en est l'exemple princeps. Cette identification symbolique, dite par Lacan au trait unaire – l'*einzigster Zug* freudien –, demande pour opérer que le sujet soit logiquement vide et que ce vide soit dialectiquement mis en œuvre. C'est, en effet, parce qu'il n'y a pas de signifiant qui assure au sujet une signification définitive que tout signifiant peut être appelé à cette place. Le mathème en est :

$$\frac{I}{S} \rightarrow S2$$

C'est cette identification qui donne au symptôme sa face signifiante par prélèvement d'un trait sur l'objet aimé ou désiré, ou sur le rival, soit l'objet aimé ou désiré par l'autre (6).

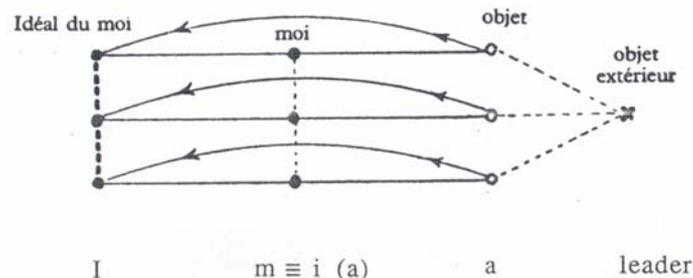
Ainsi en est-il de la toux de Dora dont l'effet de vérité pour le sujet se révèle dans la chaîne des signifiants où s'évoque pour elle la relation de son père à Madame K. : *Vermögen* (fortuné) – *Unvermögen* (impuissant) – coït oral dès lors supposé entre les deux partenaires. La face signifiante du symptôme relève ainsi du mécanisme de la deuxième identification, par le trait unaire. Le symptôme ne se suffit cependant pas de cette face puisque sur son autre versant il est fixation de jouissance. Complaisance somatique et bénéfice primaire – Freud ajoute en note au cas Dora que le bénéfice secondaire ne suffit pas – sont les termes freudiens du supplément de jouissance (plus-de-jouir lacanien) qui arrime le symptôme en ce point de la chaîne. Pour la toux de Dora ce point est précisé : elle était une suçoteuse.

Imaginaire

La troisième identification, que Freud nomme hystérique, est articulée dès *L'interprétation des rêves*. C'est une identification imaginaire, de Moi à Moi, qui est l'effet de la seconde identification sur les parures dont s'habille le moi.

$$I \rightarrow \frac{i(a)}{m}$$

Cette identification trouve son plein développement dans la psychologie des foules où chaque individu s'identifie aux autres au regard de la position du leader. C'est ce qui se produit quand l'objet *a* vient à la place de l'idéal-du-moi (I). L'effet obscène en est une hypnose collective qui peut mener au pire, comme il s'est vu dans l'histoire, et qui a pour corrélat une identification imaginaire, entre les « moi ».



Cette identification moïque relève d'une communauté d'émoi ou d'affect entre les individus à l'égard d'un trait ou d'une situation extérieure.

L'identification hystérique : la spirituelle bouchère

Il y a un très beau texte de Freud sur l'identification hystérique dans *L'interprétation des rêves*, à propos du rêve dit « de la spirituelle bouchère ». Le texte de ce rêve est simple : « Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats, mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est détraqué. Je dois renoncer au désir de donner un dîner. » (7) Ce rêve montre un désir qu'on ne peut réaliser. Il semble aller à l'encontre de la théorie du rêve comme réalisation d'un désir.

Les associations nous apprennent que le mari de cette femme est boucher, qu'il engraisse et veut faire une cure d'amaigrissement, qu'il aime les femmes et sait s'y prendre avec elles, et qu'elle en est très éprise. Elle ajoute encore qu'elle aime beaucoup le caviar mais qu'elle demande à son mari de ne pas lui en donner. Freud nomme cela le désir d'avoir un désir insatisfait. Le désir de caviar est donc ici la métaphore de ce désir insatisfait. Elle raconte ensuite qu'elle a rencontré la veille une amie dont elle est jalouse parce que son mari l'apprécie bien qu'elle soit maigre et qu'il préfère les femmes aux formes pleines. Le rêve vient donc réaliser le désir de ne pas inviter l'amie à dîner.

Un point cependant demeure obscur dans le rêve : elle n'a qu'un peu de saumon fumé. Elle y répond que le saumon fumé est le plat préféré de l'amie en question. Freud, qui connaît l'amie, ajoute qu'elle a, vis-à-vis du saumon fumé, la même attitude que sa patiente envers le caviar. A ce second niveau on a donc le saumon comme substitué au caviar, soit une substitution d'un signifiant à un autre signifiant. On peut clairement voir le rêve comme métaphore du désir – le saumon à la place du caviar – et le désir représenté, métaphorisé, par le caviar comme métonymie du manque à être. C'est la forme radicale du désir insatisfait, soit le recouvrement de deux manques : manque du sujet et manque de l'Autre.

Si nous suivons Freud, nous apprenons que « Elle souhaite bien en effet que le désir de son amie (le désir d'engraisser) ne soit pas accompli. Mais, au lieu de cela, elle rêve qu'elle-même voit un de ses désirs non accompli. Le rêve acquiert un sens nouveau, s'il n'y est point question d'elle mais de son amie, si elle s'estime à la place de celle-ci, ou, en d'autres termes, si elle s'est identifiée avec elle. » (8) Freud nous dit que cette identification hystérique n'est pas à considérer comme une sympathie qui va jusqu'à la reproduction. L'identification est, dans l'hystérie, le plus souvent utilisée comme l'expression d'une communauté sexuelle et la langue nous le confirme, puisqu'on dit de deux amoureux qu'ils ne font qu'un. Il ajoute : « elle se met à la place de son amie dans le rêve, parce que celle-ci se met à sa place auprès de son mari, parce qu'elle voudrait prendre, dans l'estime de son mari, la place de son amie. » (9)

Cela revient à poser la question : « comment une autre peut-elle être aimée (...) par un homme qui ne saurait s'en satisfaire ? » (10) Nous savons que cet homme aime les femmes un peu grasses, or il accorde son intérêt à l'amie. On pourrait dire, et c'est le pas que Lacan franchit dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », que c'est à cette question même, plus qu'à l'amie, que la rêveuse s'identifie. Car une réponse à cette question donnerait du même coup réponse à une autre : qu'est-ce qu'une femme ?

Les identifications sexuelles

Mais pour situer ce qu'est une femme, le signifiant « La Femme », celui qui serait complémentaire du phallus, fait défaut. S'il existait, il serait le complément, au sens des ensembles mathématiques, sous lequel pourraient se rassembler toutes les femmes. Un passage de *L'Amant* de Marguerite Duras fait écho à cela : « Je suis avertie déjà. Je sais quelque chose. Je sais que ce ne sont pas les vêtements qui font les femmes plus ou moins belles ni les soins de beauté, ni le prix des onguents, ni la rareté, le prix des atours. Je sais que le problème est ailleurs. Je ne sais pas où il est. Je sais seulement qu'il n'est pas là où les femmes croient. Je regarde les femmes dans les rues de Saïgon, (...). » (11) Ce passage concerne l'identification sexuée dans la mesure où manque ce signifiant, ce trait sous lequel pourraient se rassembler toutes les femmes. Reste à les regarder pour l'y chercher quand même.

C'est dans la rétroaction de l'Œdipe sur l'identification primordiale que se donne pour le sujet le côté sexué où il s'inscrit. Pour cela il doit toujours en passer par le signifiant phallique. C'est bien le sens de l'articulation logique des « formules de la sexuation » dans les séminaires « ...ou pire » et *Encore* de Lacan.

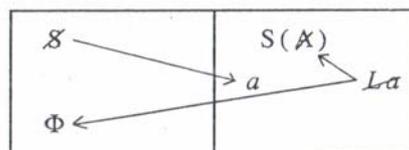
Prenons cette question par un fragment clinique. Il s'agit de deux dessins, que je ne donne qu'à titre de métaphore de ces formules. Je tiens l'exemple de quelqu'un venu en contrôle chez moi qui a vu, en institution, deux enfants, un garçon et une fille, frère et sœur, qui ont un an de différence d'âge. A environ une heure d'intervalle ils lui font l'un et l'autre un dessin libre.



Le garçon ajoute : « c'est une reine et il y a un petit garçon qui va lever sa jupe pour voir sa culotte », tandis que la petite fille dit : « c'est une mariée, elle a un voile » – que vous voyez près de sa tête –, avant de préciser, en réponse à une question, « une mariée, c'est la femme d'un mari ».

Des deux côtés, c'est sous le voile que quelque chose vient à être cherché. Le garçon ne va rien chercher d'autre que cet objet qui se dérobe sous le voile et qui se réduit d'ailleurs à n'être que le voile, la « culotte ». Ce que la petite fille va chercher sous le voile de la mariée, par contre, c'est le signifiant phallique par lequel la femme est identifiée d'être mariée.

Ces dessins peuvent être relus avec la partie inférieure du tableau des formules de la sexuation (12), qui est, selon Lacan, une indication sur les identifications. On a, à gauche côté hommes, un sujet qui s'adresse à l'autre côté pour y trouver l'objet indicible (a). Et, à droite côté femmes, le défaut du terme pour inscrire le trait par où toutes les femmes pourraient être rassemblées, sous la forme du La (Femme) barré (\overline{La}). Ce qui est appelé corrélativement est la signification phallique (Φ), dont $S(\overline{A})$ désigne la face d'incomplétude. On pourrait même ajouter que l'église présente dans les deux dessins situe un quelconque signifiant paternel, un Nom-du-Père. La petite fille encadre sa mariée dans la porte pour nous indiquer que c'est dans cet encadrement, dans la signification phallique, qu'elle pose sa question.



Névrose et psychose

Que les rapports du sujet de l'inconscient au signifiant qui l'ordonne – et lui donne ainsi ses traits d'identification – relèvent d'une dialectique, ou que ces rapports soient non dialectisables, c'est ce qui nous permet d'opposer dans la clinique névrose et psychose.

Dans le *Séminaire III*, Lacan situe déjà le phénomène élémentaire psychotique comme « stagnant par rapport à toute dialectique » ou encore « fermé à toute composition dialectique » (13). Ce qui met la psychose sous l'ordre du Surmoi dont il dit aussi que « c'est une loi sans dialectique » (14). Le terme « non-dialectisable » signifie que le phénomène surgit du dehors sans intermédiaire (15).

Dans la névrose il y a le refoulement et le retour du refoulé. La dialectique du névrosé se joue entre ces deux termes. C'est ce qui rend possible l'opération interprétative pour faire surgir le refoulé derrière ce qui en fait retour.

Dans la psychose il y a la *Verwerfung*, le rejet, que Lacan traduit « forclusion ». C'est un refoulement sans retour et donc sans dialectique. Le retour qui s'y produit dans le réel, lors du déclenchement, n'est pas le retour pour le sujet d'une vérité refoulée mais est désignatif d'un point où se pétrifie la signification. Ce terme fonctionne alors en certitude, c'est-à-dire qu'il ne peut être soumis à une interprétation qui en ferait surgir le point de vérité, parce qu'il est déjà lui-même, tout seul, interprétation.

On peut donc opposer à cette époque de l'enseignement de Jacques Lacan la névrose, en tant que la vérité y parle et n'attend que l'interprétation pour apparaître dans ses effets, et la psychose, en tant que le réel parle et que ses effets sont de délabrement imaginaire. Le caractère dialectique ou non dialectique porte sur les significations et à ce titre sur le sujet qui, à l'époque pour Lacan, est situé comme effet de signification du signifiant.

Un exemple clinique permet d'éclairer cela. Dans les *Mémoires* du Président Schreber les phrases interrompues lui sont transmises par des voix qui donnent à entendre la première partie constituée des shifters. Ces phrases interrompues ne contiennent que les termes-index du sujet. La seconde partie, celle qui vient après l'interruption, donne une signification, dont Eric Laurent faisait très justement remarquer lors d'un séminaire qu'elle concerne toujours un point de jouissance. Cette seconde partie de la phrase, proférée par Schreber lui-même en réponse à la voix, est toujours strictement invariable. Voici une de ces phrases. Les voix profèrent : « Vous devez quant à vous... » et Schreber complète : « ... être exposé comme négateur de Dieu et abandonné à un libertinage voluptueux, sans parler du reste. » Nul jeu de question-réponse, nulle variation possible n'existe entre les deux fragments. A chaque fois que la voix entame le premier morceau, Schreber doit le compléter du second. Il y a bien deux termes en jeu mais aucune dialectique entre eux. Il n'y a pas de renvoi de S1 à S2, mais tout au plus une formule telle que S1+S1. Le second fragment semble ajouter une signification, mais celle-ci est immuable et donc déjà fixée, pétrifiée dès l'énoncé du premier fragment.

La pétrification du sujet

Après avoir posé la double structure de l'aliénation et de la séparation, Lacan revient, dans le *Séminaire XI*, sur la question des psychoses. Il donne en deux pages une indication de structure et des éléments de clinique différentielle. Le cœur de son avancée tient en une phrase : « J'irai jusqu'à formuler que, lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de

signifiants se solidifie, s'holophrase, nous avons le modèle de toute une série de cas – encore que, dans chacun, le sujet n'y occupe pas la même place. » (16)

Lorsque le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase

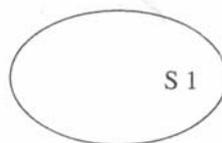
Ceci ne veut pas dire que le premier couple S1-S2 forme une sorte de condensation. Au contraire, cela signifie d'une part que ce couple se réduit à un S1 seul, et d'autre part que le sujet n'apparaît pas comme manque, ne disparaît pas, ne subit pas l'*aphanisis*, puisque dans le procès de l'aliénation cette disparition se produit sous le deuxième signifiant. Le sujet de la psychose apparaît comme solidifié dans ce S1, comme pétrifié par le signifiant.

On saisit mieux les implications de ce terme d'holophrase (17) si l'on sait que Lacan l'a utilisé quelques années auparavant, dans le séminaire « Le désir et son interprétation » (18). A ce moment ce terme est évoqué, non pour la psychose, mais à propos de l'interjection prise comme exemple de ce qui se passe dans la partie inférieure du graphe. L'holophrase fait du sujet un monolithe et donne la structure de sa pétrification par le signifiant. Elle désigne le sujet sans le représenter.

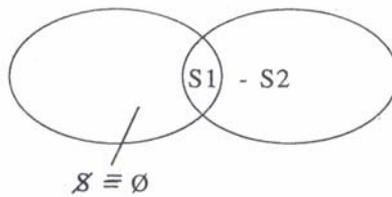
Lacan oppose cette fonction de l'holophrase au rêve connu d'Anna Freud dans lequel il fait apparaître la nécessité pour le sujet de s'y compter (19). Ce rêve d'enfant débute en effet par le nom de la rêveuse « Anna F[r]eud ».

Dans l'interjection holophrastique, le sujet n'a par contre pas besoin de se compter, il est suffisamment désigné. On pourrait dire que le sujet ne doit pas s'y compter parce qu'il n'y est pas retranché, qu'il ne fonctionne pas comme manque. Il y forme au contraire un monolithe avec le signifiant holophrasé. La face de sujet de l'énonciation que comporte le message n'est pas retranchée au code signifiant. Ainsi par exemple l'interjection « au secours ! » lancée par quelqu'un en train de se noyer ne propose aucune dialectisation des rapports du sujet au signifiant. Cette interjection pétrifie le sujet et le désigne tout entier dans cette situation particulière. Il ne viendrait en effet à l'idée de personne à l'audition de cet appel de se mettre à l'écoute des signifiants du sujet et de s'asseoir sur la berge en proférant : « à quoi ça vous fait penser ? » Le sujet n'est pas divisé dans cette interjection.

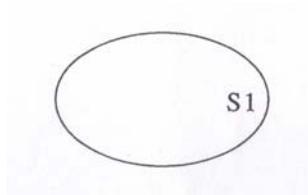
Revenons au *Séminaire XI*. Cette fonction de l'holophrase peut s'écrire à partir du schème de Lacan sur l'aliénation tel que le commente Jacques-Alain Miller (20). Son commentaire montre le développement logique en trois temps de la fonction de l'aliénation. D'abord il y a un sujet qui n'est rien, c'est-à-dire qui n'est pas inscriptible. Puis vient s'inscrire, au champ de l'Autre forcément, un premier signifiant (S1) qui désigne le sujet et le pétrifie au champ signifiant.



Enfin l'inscription d'un second signifiant (S2) fait apparaître le sujet comme manque constitué par l'ensemble vide, vide de signifiant. C'est ce qu'écrit S barré (\$). Le choix forcé de l'aliénation fait donc apparaître le sujet comme manque et dans ce choix du sens (Autre) il y a une deuxième perte, celle du non-sens (refoulement). C'est le schéma élémentaire de l'engendrement du sujet comme « effet du signifiant ».



Lorsque le signifiant est holophrasé c'est le choix de la pétrification. On ne repère pas le manque du sujet, et le sujet n'opère pas comme manque. C'est-à-dire que le signifiant ne représente pas un sujet pour un autre signifiant, mais il forme un monolithe de ce sujet qu'il désigne ainsi.



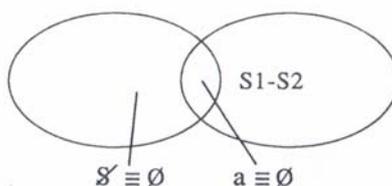
On retrouve la même logique dans un passage de « Subversion du sujet et dialectique du désir » (21), un texte de 1960 : « (...) le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire [il s'agit de la batterie signifiante] et à la décompléter essentiellement pour à la fois devoir s'y compter [S1] et n'y faire fonction que de manque (\$). » Cette phrase donne déjà la formule qui sera celle de l'engendrement du sujet dans l'aliénation du *Séminaire XI*. Quelques lignes plus loin Lacan ajoute : « (...) le sujet de la psychose, [c'est] celui qui se suffit de [l'] Autre préalable. » C'est le S1 du signifiant holophrasé qui est un pur sujet du signifiant, sujet « identifié » mais non représenté dans l'Autre (22). C'est pourquoi il est plus exact de le dire « pétrifié » plutôt que « identifié ».

On pourrait conclure que le premier couple holophrasé c'est (S) S1, un sujet non barré désigné par un S1 sans S2. Mais le S1 tout seul l'écrit suffisamment.

La phrase du *Séminaire XI* qui donne le premier couple de signifiants pour holophrasé rend donc compte de ce que devient la structure de l'aliénation dans les psychoses.

Lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2

Ce fragment porte, lui, sur le procès de la séparation. Jacques-Alain Miller l'écrit ainsi dans « 1,2,3,4 » :



Le sujet vient répondre avec son manque, celui de l'aliénation, au désir de l'Autre, c'est-à-dire à ce qui est appréhendé dans les manques du discours de l'Autre. Ce manque dans l'Autre est aussi bien ce que Lacan appelle l'intervalle entre les signifiants.

Qu'il n'y ait pas d'intervalle, comme Lacan le dit dans cette phrase, implique un problème au niveau du procès de la séparation. C'est une autre manière de dire que le psychotique est hors discours puisque le discours implique le repérage sur le désir de l'Autre, c'est-à-dire sur la présence d'un manque dans l'Autre.

Le modèle de toute une série de cas

Passons maintenant à la série de cas que Lacan propose d'articuler à cette structure : l'effet psychosomatique, l'enfant débile dans la mesure où il est introduit à la psychose, la paranoïa. Ces cas sont mis en série par le fonctionnement holophrasé du signifiant et sont distingués parce que le sujet n'y occupe pas la même place.

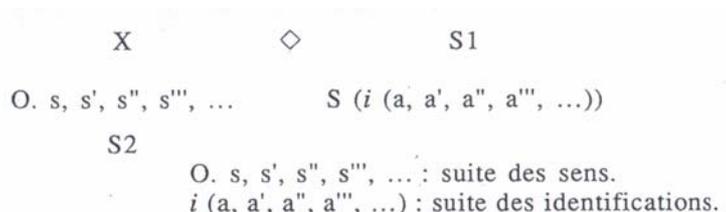
Nous ne commenterons pas ici l'effet psychosomatique puisqu'il sort de l'objet de ce travail.

L'évocation de l'enfant débile psychotique dans cette série est une référence et un hommage au livre de Maud Mannoni qui vient de paraître à l'époque : *L'enfant arriéré et sa mère* (23). Mais en même temps, en une phrase, Lacan opère une nette correction de ce qui fait la visée de Maud Mannoni.

La thèse de Mannoni tient en deux points : tous les débiles – au-delà de l'organicité irréfutable de certains cas – relèvent de la psychose ; l'enfant débile et sa mère ne font qu'un seul corps – situation duelle avec la mère, refus de la castration symbolique, difficulté d'accéder aux symboles.

Lacan corrige ici les deux points. Il ne dit pas que tous les débiles sont psychotiques, mais que c'est pour autant qu'ils occupent une certaine place dans le discours de l'Autre, disons la mère, qu'ils sont introduits à la psychose. D'autre part, le fait de les mettre en série sous le terme d'holophrase veut dire qu'il y a entre la mère et l'enfant non pas un seul corps mais un seul signifiant (24).

Il s'agit donc dans ce paragraphe du *Séminaire XI* moins de l'enfant débile que de l'enfant psychotique. Lacan précise qu'il vient « à la place en bas à droite... » du tableau qui précède à la même page. L'enfant y est le « support du désir dans un terme obscur ». Préciser cela demande de commenter ce mathème, légèrement modifié à la page 226 du même séminaire. On remarquera qu'il évoque l'écriture des quatre discours et en particulier le discours du maître.



On peut y situer à gauche le sujet du signifiant comme suite des sens et à droite un sujet non barré, la série des i(a) renvoyant en fait à l'objet a. Le X est la première pétrification du sujet dans le signifiant par l'inscription du seul S1 (25).

Il apparaît aussi qu'avec une écriture qui n'est pas tout à fait la même Lacan anticipe sur les « Deux notes sur l'enfant » adressées à Jenny Aubry (26). Ces notes sont à lire par rapport au discours du maître qui est le discours de l'inconscient de la mère :

$$\frac{S1}{S} \rightarrow \frac{S2}{a}$$

L'enfant y occupe encore la place en bas à droite. Il fait fonction d'objet *a* pour la mère. Lacan précise : il « réalise la présence (...) de l'objet *a* dans le fantasme ».

Dans le *Séminaire XI* Lacan situe donc déjà l'enfant psychotique à la même place. Mais le rapprochement ne doit pas effacer la différence d'accent entre les deux textes. D'une part, si l'enfant est réduit à n'être que le support du désir de la mère, c'est-à-dire s'il en réalise l'objet, dans le *Séminaire XI* l'objet en question est présenté comme un petit *i(a)* pour la mère. D'autre part, la place occupée est celle d'un terme obscur, qui est néanmoins désigné dans le schéma par *S*, c'est-à-dire un signifiant. C'est l'holophrase, imprononçable par lui, qui le désigne comme objet pour la mère. C'est dire que dans le *Séminaire* l'enfant psychotique est situé à partir du rapport au signifiant alors que dans d'autres textes, dont celui à Jenny Aubry, il est situé par rapport à l'objet. Reste à préciser qu'ici, pour l'enfant psychotique, ce terme obscur, c'est dans le discours de l'Autre, dans le discours d'un autre – la mère en l'occurrence – qu'il se trouve logé.

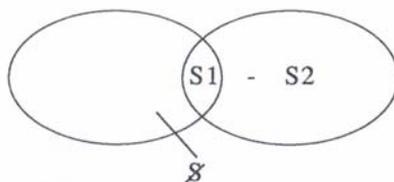
Croyance et certitude

La psychose de façon générale, et particulièrement la paranoïa sont mises en série par Lacan sous ce même terme d'holophrase. La solidité et la prise en masse du sujet et du signifiant est, dit Lacan, « ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance ». Remarquons que ce terme « dialectique » prend bien sa place pour déterminer l'exigence d'au moins deux signifiants et de l'émergence du sujet comme manque.

Lacan souligne un petit paradoxe : la paranoïa paraît toute animée de croyance alors qu'en son fond règne le phénomène épinglé par Freud comme *Unglauben* – dont il précise bien que la traduction ne peut être « n'y pas croire ». En effet « n'y pas croire » est un des deux termes de la croyance elle-même et justement l'*Unglauben* désigne l'absence d'un des termes dialectiques de la croyance. On retrouve là l'opposition de la certitude du paranoïaque qui se suffit d'un terme :



à la croyance qui en exige deux, avec ce que cela implique d'*aphanisis* du sujet :



« (...) il n'est pas de croyance qui ne suppose dans son fond que la dimension dernière qu'elle a à révéler est strictement corrélative du moment où son sens va s'évanouir ».

Lacan termine ce passage sur les psychoses dans le *Séminaire XI* par une référence à un fragment des *Mémoires* de Casanova (27) qui illustre cette exigence des deux termes dialectiques de la croyance. C'est un petit passage où Casanova tente de gruger deux personnages par une entreprise de magie tout en cherchant, comme à son habitude, à séduire une jeune fille. Il précise bien, comme si la chose était nécessaire, que, lui, il ne croit pas à sa propre magie. On peut dire que ce signifiant « n'y pas croire » – mais y faire croire l'autre – est bien celui sous lequel il se représente. Ce n'est qu'une identification et donc, comme telle, celle-ci est toujours vacillante et ne suffit pas à dire « tout le sujet ». Ceci se dévoile à Casanova lors d'un orage qui éclate au moment de son œuvre magique. Il se met aussitôt à avoir peur, peur de son propre ouvrage à l'efficace duquel il se met du même coup à croire. Alors que la croyance de Casanova est justement de n'y pas croire, le déchirement du ciel qui survient lui dévoile le second terme, y croire : « J'adorais mon propre ouvrage ». L'*aphanisis* du sujet s'y démontre dans la brutale perte d'identification du séducteur, sur le coup impuissant à mener son ouvrage au terme tant recherché. Voilà un exemple propre à montrer que l'apparition du second signifiant, S2, ici « y croire », c'est-à-dire l'adoration où il est plongé devant son propre ouvrage, fait apparaître le sujet comme manque, comme pure vacillation, \$, sous le signifiant, S1, qui le représentait jusqu'alors. Ceci est le cas de la névrose dans la structure de la croyance.

Ce passage du *Séminaire XI* montre donc bien sous ce terme d'holophrase, la structure fondamentalement non dialectisable des rapports du sujet au signifiant dans la psychose. Il ne s'agit plus dès lors de croyance, comme dans l'exemple de Casanova, mais de certitude.

NOTES

* La dernière partie de ce texte, sur la pétrification du sujet, est un exposé présenté en octobre 1987 au séminaire de Jacques-Alain Miller, à Paris, et publié depuis lors en traduction espagnole dans *Vectores* (Buenos Aires) n°4/5.

** *ndlr Feuilletts online : la mise en forme du texte pour Les Feuilletts online a été réalisée par Thomas Roïc*

- (1) S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, chapitre VII, p. 167 à 174.
- (2) S. Freud, « Le moi et le ça », chapitre III, op. cit., p. 240 à 252.
- (3) *Ibid.*, p. 243-244.
- (4) E. Laurent, « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *Ornicar ?*, 47, p. 12-13.
- (3) Ainsi que le décrit Lacan.
- (6) S. Freud, op. cit., p. 169.
- (7) S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1973, p. 133.

- (8) *Ibid.*, p. 135-136.
- (9) *Ibid.*, p. 137.
- (10) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 626.
- (11) M. Duras, *L'Amant*, Paris, Ed. Minuit, 1984, p. 26-27.
- (12) J. Lacan, *Le Séminaire XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.
- (13) J. Lacan, *Le Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 31.
- (14) *Ibid.*, p. 312.
- (15) *Ibid.*, p. 353.
- (16) J. Lacan, *Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 215.
- (17) A. Stevens, « Remarques sur l'usage du terme holophrase dans l'enseignement de Jacques Lacan », DEA de psychanalyse, septembre 1986, (inédit). – « L'holophrase entre psychose et psychosomatique », *Ornicar ?*, 42, p. 45-79.
- (18) J. Lacan, Le Séminaire VI, « Le désir et son interprétation » (inédit), séance du 3 décembre 1958.
- (19) Ce rêve commence en effet par l'énoncé du nom de la rêveuse. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 120.
- (20) J.-A. Miller, Cours au Département de Psychanalyse (Université de Paris VIII), « 1,2,3,4 », (inédit), 1984-85. Le commentaire que nous reprenons ici concerne l'Aliénation du *Séminaire XI*, différente de celle de la logique du fantasme.
- (21) J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 806-807.
- (22) Nous renvoyons à ce propos au commentaire qu'en donne Colette Soler dans son séminaire sur les psychoses, Département de Psychanalyse (Université de Paris VIII), (inédit), séance du 13 avril 1983.
- (23) M. Mannoni, *L'enfant arriéré et sa mère*, Paris, Seuil, 1964.
- (24) Nous reprenons ici l'analyse qu'en fait E. Laurent dans « La psychose chez l'enfant dans l'enseignement de Jacques Lacan », *Quarto*, IX, p. 3 & 19.
- (25) Pour plus de précisions il faut ici renvoyer aux remarques que Jacques-Alain Miller a apportées à ce sujet dans la discussion qui a suivi le présent exposé.
- (26) J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant » in Jenny Aubry, *Enfance abandonnée*, Paris, Métailié, 1973, repris in *Ornicar ?*, 37, p. 13-14.
- (27) Casanova, *Mémoires*, tome 1, Paris, Gallimard, 1958, p. 523 et suivantes.